

QUESTIONNAIRE

Nom, prénom, date de naissance, origine sociale, milieu familial, ville et région d'activité à l'époque, scolarité et formation professionnelle. Pays ou région d'origine pour les militant.e.s étrangers/immigrés. Statut au moment de l'adhésion à la LMR : célibataire, marié.e ou en couple, enfant(s). Parcours professionnel et situation actuelle (en quelques mots).

B.B., 09.01.1942.

Fils d'un paysan, à Eysins près de Nyon, sans terre depuis novembre 1946, finalement, manœuvre dans une scierie au Mont s/ Lausanne, décédé en 1960 et d'une mère, capable de tout faire, couturière de formation, décédée en 2000, veuve ; un frère cadet ; famille très unie.

Collège scientifique, école normale, brevet fédéral de gymnastique et sport.

Marié dès 1963, 2 enfants, nés en 1964/69

Maître d'éducation physique et de sport à Lausanne, de 1964 à 1977, donc à la création de la LMR.

Etudes à l'Université de Genève, économie et méthodes quantitatives. 1978-1982.

Diverses activités dans les services publics vaudois (domaines santé/social) jusqu'en 2002.

En particulier, création des centres médico-sociaux dans tout le canton.

Actuellement, retraité, marié avec JBF.

5 enfants vivants (décès de Manon en 1985). Bientôt (été 2016) 15 petits-enfants.

Abonnements : « Monde diplomatique, Solidarité, La Brèche (tant qu'il était sur papier), Manière de voir, l'Hebdo.

AVANT TON ADHESION A LA LMR

Expériences professionnelles, associatives, syndicales, politiques ou autres. Intérêt pour la marche des événements en Suisse, dans le monde ? Premiers engagements militants ? Ton cheminement...

Instituteur à Eysins 1961/64.

Participation ciconstancielle, aux manifestations de masse, à Athènes, en faveur de l'article 114 (...) et de l'élection d'un Georges Papandreou, déjà. Premier déclic proprement politique.

Jeunesses socialistes (avec Christian Grobet notamment), puis Parti socialiste Lausanne. Participation au congrès du PS (Paul Graber : « au Vietnam les Américains défendent notre liberté »).

Rencontres avec Guido Pult (Neuchâtel), contacts avec Canonica (Fribourg), Werner Carrobio (Tessin). Participation comme auditeur à *Domaine Public*, journal d'opinion créé pour offrir une tribune à André Gavillet, avec Jean-Jacques Leu, Jacques Morier-Genoud, André Cherpillot...

Création du « *Corps de volontaires civils pour le Vietnam* », avec Olaf et Manuel. On doit à Morier-Genoud le mot « civil » de façon à être en règle avec la loi introduite suite aux engagements volontaires aux côtés des républicains espagnols. Campagne de drapeaux sur les cathédrales...

Rencontres avec des dirigeants du FNL vietnamien à Paris. Leur accueil très cordial, remerciements chaleureux pour notre engagement et message très clair : « C'est en militant pour notre peuple, dans votre pays, que vous êtes le plus utiles à notre cause. C'est vous qui pouvez le mieux le faire ». Vente hebdomadaire, dans les bistrot, le soir, du « *Courrier du Vietnam* », imprimé sur papier-bible. Puis drapeau sur Notre-Dame, le jour de l'ouverture des négociations à Paris...

Première rencontre avec O.P.. Participation à une « Marche de Pâques », pour « montrer la banderole ». 1^{er} Mai, Place Chauderon : discours d'André Muret : « ...Il y a des jeunes... au Parti socialiste...qui sont intéressants ... ».

Démision du PS en 1966/1967. Abonnement à *Granma*, « La zafra des 10 millions » de tonnes de sucre... Le Ché,

Circonstances de ton adhésion à la LMR, où et pourquoi ? Quelle attente de ta part sur le plan local, suisse, international, et celui de ta propre vie. Motifs principaux de ton engagement : faire évoluer les choses, stopper les injustices, participer à une refonte fondamentale de la société, une problématique particulière ?

Rencontre provoquée par C.A.U, chez lui, bananes flambées au menu. Et, en résumé : « Vous ne pouvez pas en rester là. On doit s'organiser, il y a au POP une réunion spéciale (la RS). On se réunit assez régulièrement, vous devriez y participer ».

A l'une de ces réunions, organisée dans une salle de la Maison du Peuple à Chauderon. Une séance houleuse s'il en fut, au point qu'un copain, qui a par ailleurs très peu milité, a cassé sa pipe, au sens propre, entre ses dents, tant il était tendu. J'étais son voisin ce soir-là. J'ai entendu avant de voir. Une séance de scission entre ceux qui céderont la LMR et

ceux qui participeront à la création de Rupture.

Mes attentes et motivations ? Une claire révolte, de caractère politique. Mon père avait des références socialistes. Après sa mort, en 1960 à l'âge de 52 ans, j'ai appris par ma mère qu'il votait POP à la fin de sa vie. Sa mort brutale a certainement alimenté cette révolte, mais ne l'a pas suscitée.

C'était la guerre froide, le coup frappé avec son soulier sur le pupitre de l'ONU de Krouchtchev. L'échec de la Baie des Cochons lors du débarquement américain à Cuba.

Mais aussi l'Algérie dès l'École Normale, puis La Grèce, le Vietnam, Cuba, nous avaient largement sensibilisé. Le modèle soviétique était inacceptable - il y avait eu la Hongrie et tout le reste ... Il y aura la Tchécoslovaquie en août 68. Je faisais, à ce moment, ce qui fut mon deuxième et dernier cours de répétition, affecté dans une section de Landsturm, à Payerne. Nous logions dans de grandes chambres communes. André Gavillet y faisait son dernier cours. Lors d'un aparté, il m'a dit. « J'ai peur que les Russes interviennent à Prague. Ils ne pourront pas accepter Dubcek, c'est mortel pour eux ». Je lui ai répondu : « Ils n'oseront pas... ils vont avoir toute l'Europe, toute la jeunesse contre eux. Le PCF, PCI, tous les PC seront foutus ». Les Russes lui ont donné raison.

Bref, l'adhésion au POP était impossible, malgré des sympathies personnelles, pour André Muret et Fernand Petit, ou familiales pour Armand Forel (médecin des pauvres).

Par contre, la nécessité de s'organiser était devenue une évidence, pour moi au moins. Il y a donc eu la RS, beaucoup de nouveaux visages, la recherche du local, la décision de fonder une nouvelle organisation. La discussion, démocratique, pour le choix de son nom : « Parti » ou « Ligue » ; « Communiste » ou « Marxiste » ; « Révolutionnaire » ou pas. Le leadership indiscutable de C.A.U.. Et d'autres personnalités connues pour les uns, qui se distinguent pour les autres. P.R. et O.P. bien sûr, mais aussi M.T., D.G., F.G. et tant d'autres...

J'ai repensé à D.G. à propos de « la Brèche », à ses nombreux graphismes. A l'opportunité d'adopter ce nom pour notre journal sachant que La Brèche avait été celui d'une revue surréaliste. Avec son graphisme ébréché, D.G. avait mis tout le monde d'accord.

J'ai repensé aussi à notre première affiche, en vue des élections. J'étais très partisan d'utiliser, en grand format, le portrait de Marx. Nous ne voulions voter pour aucun parti, ni nous présenter. Mais être présents, à l'occasion de cette campagne, pour lancer l'organisation.

Une idée m'a traversé l'esprit sans oser la formuler tout de suite. Elle se référait à l'histoire de Noël, qu'on nous racontait aux enfants que nous avions été, chaque année sous le sapin. « ... Ils n'ont trouvé place dans aucune hostellerie... ». J'ai fini par suggérer à propos de Marx et de son portrait « il n'a trouvé place sur aucune liste ». La proposition a fait tout de suite l'unanimité, quelqu'un a gribouillé la mise en page... Et puis P.R. a dit avec sa retenue habituelle : on pourrait mettre « Notre candidat » au-dessus du portrait et puis « n'a trouvé place sur aucune liste » dessous.

Une fois le texte et le portrait de Marx adoptés, Olaf et moi avons été chargés de trouver quelqu'un d'accord d'imprimer l'affiche en format mondial. Olaf a déniché un artisan qui proposait - s'agissant d'une petite série - une forme d'impression par sérigraphie, technique qui offre un niveau de résolution exceptionnel, important pour le noir/blanc de la barbe de Marx.

L'affiche a fait un tabac. A tel point que les mao-spontanéistes n'ont rien trouvé de mieux que d'en déchirer ou gribouiller quelques exemplaires : on leur volait Marx! ou, à tout le moins, on se l'appropriait.

En fait, cette réaction de colère était surtout le signe de désaccords irréductibles dans les circonstances du moment sur le projet d'organisation. Nous étions accusés de reprendre le projet de Lénine avec les mêmes dérives potentielles. Nous les soupçonnions de refuser la nécessité de l'organisation pour privilégier les questions de mode de vie ici et maintenant.

TOI AU SEIN DE L'ORGANISATION

Qu'est-ce qui a focalisé ton attention, ton enthousiasme, ta volonté d'agir une fois que tu as eu l'expérience de l'organisation (à l'interne) ?

J'ai été catapulté au bureau politique (au BP) d'emblée, je me suis souvent demandé quelles en étaient les raisons. De toute évidence je n'avais ni l'expérience politique, ni les connaissances, ni même la formation qui pouvaient justifier ce choix. J'ai supposé que mon statut d'homme marié, père de famille et fonctionnaire cantonal, faisait de moi un élément authentique, établi, plutôt que l'un de ces « étudiants, fils à papa, qui ne connaissent rien à la vraie vie ». D'ailleurs, notre toujours virulent camarade P.F. ne s'est pas privé de me le dire sur le moment. « T'as pas l'niveau, ... j'comprends pas ».

J'ai beaucoup appris, beaucoup lu. J'avais obtenu un certificat d'économie, par correspondance, d'une école privée dirigée par Jacques Rueff, le conseiller de De Gaulle (celui des plans quinquennaux français). Je me suis immergé dans l'économie marxiste. Les écrits de Mandel y ont été pour beaucoup. Ainsi que dans l'histoire du mouvement ouvrier. Pierre Broué : la révolution allemande, la révolution espagnole, mais aussi Wilhem Reich : La révolution sexuelle, et tant d'autres... D'une certaine manière La LMR a été pour moi un premier accès à l'université et je lui en suis toujours reconnaissant.

A quel niveau de l'organisation, dans quelles structures as-tu agi ? Décris l'éventuelle évolution de ton engagement, les changements d'affectation, de lieux, avec les dates si possible.

J'ai été d'entrée membre du BP. A ce titre, j'ai eu passablement de relations avec la Ligue Communiste (LC) à Paris, en particulier avec Sandor, Ludo, Toussaint..., mais aussi avec les éditeurs de Rouge, avec Weber, A. Krivine et D. Ben Saïd... Mis à part Weber, nombreux sont ceux qui sont venus à Lausanne. J'ai souvent pris le train pour Paris, le temps d'un week-end. Retour par le train de nuit pour être avec mes classes à 8 heures le lundi matin. A ce propos, les fameuses fiches de la Police fédérale mentionnaient qu'ils pouvaient me suivre jusqu'à Vallorbe, mais qu'ils n'avaient malheureusement pas les moyens (autorisations) d'aller au-delà de la limite du territoire. Nous étions naïfs, eux aussi ! ça rendait les choses moins « méchantes ».

Exemple cocasse à ce propos: Lors du déroulement de la célèbre banderole entre les deux tours de la cathédrale de Lausanne, j'arbitrais distraitemment un match de football de mes élèves au bas de la Place de Milan, tout en regardant la banderole se dérouler régulièrement lorsque l'inspecteur cantonal a débarqué pour vérifier que je n'étais pas à mon travail. Il a été franchement déçu. Et dire que nous avons chanté ensemble au chœur Pro Arte !

J'ai également été responsable du service d'ordre. Pour introduire un brin de comportement collectif dans la protection des manifestations, contre les risques de débordement, pour le contrôle en cas de provocations et la protection des manifestants lors des velléités de charge de la police, équipée progressivement de boucliers et de matraques, à Genève d'abord à l'instar des CRS en France. J'ai une pensée particulière pour le grand E., si emprunté avec son immense corps et son sourire de bon type, ... si malade depuis assez longtemps

Dans quelles organisations « de masse » ou structures larges étais-tu prioritairement engagé (parlements, syndicats, MLF, groupements divers, en particulier d'immigrés, etc.) ?

Aucune, et je ne m'y serais probablement difficilement senti à l'aise comme militant, faute de pouvoir y consacrer le moindre temps.

Dans quels domaines (politique générale - articles ou tracts par exemple-, formation, féminisme, comités de soldats, travail « jeunes », travail « ouvrier », « solidarité internationale », « immigration », travail pratique - permanences - etc.) t'es-tu particulièrement investi.e ? As-tu agi seulement sur le plan local ou plus largement aussi ?

J'ai eu la charge du « milieu jeune ». Cet investissement s'est limité à la création du groupe « Spartacus » à Lausanne et du journal « La Taupe », dont j'ai suivi la rédaction des premiers numéros. Le graphisme de la Taupe avait été emprunté à nos camarades britanniques. Le graphisme, magnifique, s'imposait sur la porte de notre imprimerie amateur de Lausanne. C'est Nono qui a pris le relais. Le groupe jeune de Genève, créé par la section locale s'est lui-même baptisé « La Taupe ». J'ai retrouvé M. J. plus tard, à Eysins puis à New-York deux fois. Il logeait au fin fonds de Mannathan, en face du Bronks dans une improbable petite villa.

Comment as-tu vécu le militantisme au quotidien ? T'es-tu senti.e coupé.e de certaines relations sociales et familiales ? Que sont devenus tes loisirs ?

Mon militantisme, à proprement parler, n'a duré que peu d'années, de 1967 à 1973. Sauf erreur de ma part, la LMR m'a juste demandé une dernière fois, en 1975, de figurer sur une liste électorale pour le Grand Conseil vaudois, dernière manifestation publique de mon intérêt pour les questions politiques.

A partir de là, mon intérêt pour le service public et mes occupations professionnels ont coïncidé. J'ai toujours eu une haute idée de ce que devait être le service public. Dans une période où les moyens alloués pouvaient être parfois généreux – s'agissant de projets dans l'air du temps tels que le développement des services à la personne, à son domicile ou dans d'autres espaces de vie, de transition, j'ai pu m'investir jusqu'à la retraite pour la défense de la chose publique. En réalité, une constante en tant qu'instituteur, maître de gymnastique et de sports, responsable, avec d'autres, du développement des centres médico-sociaux (CMS) dans le Canton de Vaud, de la mise en place du HAD (hospitalisation à domicile), de la création et du développement du BRAHMS (bureau de réorientation des l'action et de l'hébergement médico-social), des BRIOs (bureaux régionaux d'information et d'orientation), des UAT (unités

d'accueil temporaire) et de premiers Réseaux de soins.

Avais-tu des rapports avec les militant.e.s d'autres organisations (maoïstes, socialistes, Parti du travail, POCH, PSA, etc.) ? Et comment juges-tu la politique de la LMR/PSO vis-à-vis des autres composantes de l'extrême-gauche ?

En fait assez peu de rapports. Nous étions clairement élitistes mais pour la plupart pas arrogants. Ce n'était sans doute pas la meilleure attitude possible. Mais nous nous méfiions, à raison, de la force des sirènes de la société capitaliste, des compromis qui vous éloignent du chemin tracé et vous font perdre de vue le but. A ce moment là, je trouvais qu'il y avait de quoi être élitaire. Pour l'essentiel, la critique des autres mouvements, anciens ou nouveaux existait déjà. Et le désabusement ou le cynisme, qui auraient pu être d'autres attitudes, n'était pas de mise. Comment boudier cette époque alors que nous avons été l'une des générations les plus privilégiées de par les circonstances, la période et le milieu. Et cela reste vrai à ce jour.

As-tu souffert d'une surcharge de travail (longues et fréquentes séances, distributions à l'aube, week-ends occupés, etc.) ? Le montant des cotisations était-il à ton avis supportable ?

Je n'ai pas souffert à proprement parler de surcharge. En réalité, du point de vue de ma vie personnelle, j'étais en phase avec mes intérêts. En fait, je n'ai jamais cessé de suivre les questions de géopolitique surtout. Mon seul vrai regret, à ce jour encore, est de n'avoir pas pris ou pu prendre le temps de voyager. Les cartes, la lecture du *Monde diplomatique* ou de la revue *Manière de voir* et d'autres ... sont encore ma façon de voyager, sans avoir ni les saveurs, ni les inconvénients des voyages.

Les cotisations étaient supportables pour autant qu'on adhère pleinement au projet, ce qui fut mon cas jusqu'en 1973.

FEMINISME ET MODES DE VIE

Comment as-tu vécu le surgissement du féminisme dans la société ? L'évolution des mœurs a-t-elle eu des conséquences dans ton couple militant ou partiellement militant ? As-tu traversé une phase de bouleversement personnel ?

Dans le cadre du militantisme, je n'ai jamais éprouvé de différence entre hommes et femmes, même si j'ai du passer pour un macho auprès des féministes (ce BP de mâles...). Chez mes parents, ma mère était la vraie patronne quand bien même elle respectait relativement les codes. C'était d'autant plus facile que mon père était, dans mon souvenir, un conciliateur-né et joyeux. Dans mon sentiment, le féminisme n'était pas un sujet politique. Il y avait à la Ligue des femmes remarquables, Anna, D., J. H., A., Zoé, A., P.I. (toujours active) et tant d'autres.

As-tu vécu en communauté, cherché à inventer d'autres rapports..... ?

Oui, j'ai vécu en communauté, de courtes années à La Sallaz, après la séparation d'avec la mère de mes deux fils aînés, surgis peut-être trop tôt dans notre couple, parallèlement à notre travail professionnel et un engagement politique, pas toujours partagé.

Pour ce qui me concerne, je n'ai jamais essayé de promouvoir un autre mode de vie. Je devais être bien adapté au mode de vie traditionnel, ayant été élevé dans un milieu harmonieux, malgré les difficultés financières qu'ont affrontées mes parents. La Sallaz a plutôt été un « refuge ». Je n'ai jamais de ma vie vécu seul : j'aurais détesté ça et ne serais pas resté seul longtemps. De fait, parmi les gens que j'ai côtoyés, évoquer « le milieu harmonieux » de ses parents semblait si inhabituel dans le jugement des jeunes de notre génération que je n'en parlais pas volontiers. Et les questions du quotidien, du vivre ensemble, du vivre autrement, me touchaient peu.

Par contre, les inégalités flagrantes me mettaient en colère. Par exemple, sans les convictions de ma mère sur la nécessité d'étudier, je ne serais jamais allé au Collège. Et j'habitais au Mont-sur-Lausanne. De même, en tant qu'instituteur à Eysins, en 1963 j'ai, sauf erreur, envoyé le premier élève du village au Collège de Nyon, qui pourtant existait depuis longtemps. Et c'est ma mère encore qui en a payé l'écologie (elle était lingère à l'hôpital de Nyon).

De quel oeil voyais-tu les rapports homme-femme dans l'organisation (présence des femmes dans les instances dirigeantes, prise de parole, accès à l'élaboration de la ligne politique et aux publications, influence, écoute, considération) ?

Encore une fois, la présence de militantes dans les instances n'a jamais fait problème pour moi. Par contre, je voyais que ça pouvait faire problème, notamment culpabiliser des hommes et des femmes mêmes, qui se trouvaient un peu gênés et « bêtes » de ne pas y être aussi sensibles. Que ça pouvait détourner des militant(e)s de l'objectif principal, que c'était vouloir tout résoudre à la fois. Nous avons beaucoup discuté, à la suite des lectures de Sartre, Beauvoir et Merleau-Ponty, de la dialectique de la fin et des moyens. Nous savions bien sûr que tous les moyens ne sont pas bons. Mais nous savions aussi que nous n'étions pas un parti, qu'il était à construire, qu'il faudrait composer avec des partis

ou des mouvements de masse. Qu'en de ça, il ne se passerait rien, ou rien de durable. A cela s'ajoutaient certainement de mauvaises raisons : les comportements individuels s'adaptent plus ou moins vite et de façon plus ou moins en phases avec ce qu'on prétend vouloir faire.

Comment as-tu perçu (ou vécu de l'intérieur) l'investissement d'un certain nombre de camarades dans des mouvements féministes excluant les hommes (MLF) ?

Très franchement, beaucoup d'attitudes des femmes centrées sur les mouvements féministes m'ont agacé. D'autant, peut-être, que ces comportements étaient parfois associés à la drague des mecs ou des femmes. Ils se présentaient aussi parfois comme un prima sur toute autre forme de comportement individuel. Pouvaient renvoyer le militantisme à une simple affaire de scouts, ce qui ne devait pas trop déranger l'establishment.

Par contre que J des militantes de la LMR intègrent les mouvement féministes, à l'exclusion des hommes, me semblait cohérent, même si je n'y aurais pas mis une priorité à ce moment étant donné l'énormité de l'effort à produire. En particulier pour se rapprocher de la classe ouvrière, qui était déjà composée de femmes, principalement dans certaines usines ou entreprises (les IRILs par exemple).

REVOLUTION, VIOLENCE ET DEMOCRATIE INTERNE

As-tu considéré l'organisation comme ayant des objectifs et une structure au niveau suisse ET international ? La IVe Internationale avait-elle une réalité pour toi ? Lisais-tu ses publications, les journaux et brochures d'autres sections de l'Inter ?

Plusieurs d'entre nous ont rencontrés les dirigeants et des militants de la LCR française. Nous savions les désaccords avec les trotskistes américains. Pour les autres sections de la IV, je n'ai pas grands souvenirs, sauf de Mandel lui-même, de ses bouquins et ses cours .

Et puis, il y a eu quelques grands meetings comme celui du centenaire de la Commune de Paris. Ou le grand rassemblement unitaire de Milan, sur un même thème, qui comptait tous les mouvements de la gauche radicale, y compris une frange du PCI.

Lisais-tu la Brèche ou Bresche ou Rosso, ou La Taupe ? A posteriori que penses-tu de ces organes et des tracts que nous diffusions ?

En français seulement. Les instit. n'étaient pas vraiment connus pour leurs performances en matière de langues étrangères.

Avais-tu alors l'impression de pouvoir vivre la fin du capitalisme à relatif court terme ?

La réponse est oui et non. J'ai été ébranlé par le départ, de P.R. au Chili. Ce départ, ses raisons, m'ont forcé à regarder les camarades qui m'entouraient et à me poser la question : « la révolution avec eux, avec nous », à voir nos limites, ce à quoi nous tenions .Et puis, il y a la fameuse prédiction de Mandel sur la révolution en Espagne dans un délai de 3 ans. On rencontrait des Espagnols, notamment les membres du PC. Ils semblaient beaucoup plus dubitatifs. Et puis sont venues des questions interpersonnelles, intimes, qui bouscullaient l'amitié et avec elles, le voisinage avec ses propres limites, jusqu'ici silencieuses.

Acceptais-tu la notion de violence révolutionnaire telle que défendue par la LMR et la IVe Internationale ? La lutte armée te paraissait-elle nécessaire dans certains contextes politiques ? Te sentais-tu attiré.e par les actions violentes « exemplaires » lancées par les « ultra-gauchistes » de l'époque (en Allemagne et en Italie surtout) ?

Nous étions au plus fort de la guerre américaine au Vietnam. Les bombardements au napal, aux défoliants, l'utilisation des bombes à fragmentation, le bombardement des digues du Fleuve Rouge qui visait à inonder pour longtemps toute la production agroalimentaire du Nord... La violence était là, sans parler de l'Algérie et de toutes les autres guerres qui n'ont cessé d'alimenter le sentiment que sans la violence, il ne peut y avoir de changement radical de mode de production.

A contrario, la violence hors contexte, comme dans les cas allemand et italien, m'est toujours apparue contre-productive.

As-tu milité dans un « Comité de soldats » et comment cela s'est-il passé ? Comment jugeais-tu les mouvements pacifistes, l'objection de conscience ?

Non, je n'ai jamais milité dans les comités de soldats, je n'en connaissais pas d'ailleurs. Quant aux mouvements pacifistes, hormis celui de Gandhi et la marche de Pâque à laquelle nous avons participé, je

peux concevoir qu'elles sont des démonstrations utiles, comme mouvements de masse, sur certains objets qui s'y prêtent bien, tels que les énergies, ou dans certaines circonstances, comme la montée de la violence.

As-tu l'impression que nous avons réussi l'exercice de la démocratie interne dans l'organisation ou considères-tu qu'il y avait un clivage entre les « chefs » - celles et ceux qui donnaient le ton et la masse des militant.e.s ? Y avait-il selon toi des différences dans ce domaine, selon le secteur ou le lieu ?

Franchement, dans les débuts au moins, de la RS et de la LMR, il y a toujours eu un leadership assez évident de la part de C.A.U.. Il avait clairement un projet et plus ou moins une feuille de route.

Mais je me souviens de débats au sein du BP à propos du vote ou non en faveur des candidats du POP où il a fini par se rallier aux positions que P.R., O.P. et moi défendions.

Je me souviens également de débats réels en AG, en particulier dans notre premier local proche de l'Ecole des Métiers. L'immense majorité des militants étaient présents. Il y avait un niveau de fumée qui serait totalement insupportable maintenant, à tel point qu'une militante a demandé si on pouvait se passer de cigarette quitte à faire une pause plus tard.

Il y a eu aussi les universités d'été, d'une semaine, dont l'une au moins s'est déroulée chez G.P., ses oies et ses femmes. Mes cousins du Piémont s'en souviennent, j'avais interrompu les vacances de famille pour venir suivre ces cours de formation et ses débats.

Cela dit, une organisation telles que la LMR, qui s'est structurée très rapidement, avec un Bureau Politique, un Comité central, des Secteurs d'activité, l'ouverture de nouvelles sections notamment à Genève, Neuchâtel, Zurich et d'autres, ne permet pas de discuter de tout avec tout le monde.

Et puis, il y avait des sensibilités ou des aspirations très différentes entre militants de la même organisation, qui a grandi, s'est dispersée, bref, des forces centrifuges. Or, ces forces, lorsqu'une organisation grandit, obtient des succès, ne sont pas à dramatiser. Elles sont à l'organisation ce qu'elles sont à la vie.

Mais dans le cas contraire, lorsque le déroulement de l'histoire vécue s'acharne à ne pas se conformer aux prévisions, que l'organisation rétrécit, les rapports internes se durcissent, les divergences s'accroissent, etc.

Dans mon souvenir pour la période que j'ai connue et compte tenu de ma position dans l'organisation, je peux affirmer qu'il y a eu une réelle volonté et un réel effort d'instaurer un fonctionnement démocratique : nous partions d'une critique assez féroce du stalinisme, du fonctionnement des PC. Nous n'étions pas « trotskiste » a priori, nous admirions Hô Chi min, le Che et tant d'autres Et pour ceux qui l'ont fait, il y a eu un immense effort de formation, de lectures, ... Il y a eu Franz Fanon, ...

Pour l'évolution ultérieure de la LMR, je ne peux pas me prononcer... Je sais seulement que C.A.U. a fini par se retrouver presque seul et que son comportement à l'interne a fini par éloigner presque tout le monde.

As-tu été victime de répression politique (licenciement, non-engagement, non-élection pour des motifs politiques) ?

Ces questions ont été évoquées plus avant parce que j'avais « sauté » quelques questions sans m'en apercevoir.

As-tu vécu, d'une façon ou d'une autre, une tendance formalisée, un désaccord, un conflit voire une exclusion dans/de l'organisation et comment cela s'est-il passé, très précisément ?

Non, je n'ai pas connu cette époque de la LMR.

LE PSO ET LA PROLETARISATION

En 1980, la LMR est devenue le Parti Socialiste Ouvrier (PSO). Comment as-tu vécu cette mutation ? En particulier comment as-tu vécu la nouvelle orientation « vers la classe ouvrière », dénommée « prolétarisation » ? A-t-elle eu des conséquences personnelles pour toi ?

XXXXXXX

DEMISSION EVENTUELLE - FIN DE LA LMR

Si tu as quitté la LMR/PSO à un moment ou à un autre, peux-tu expliquer tes raisons d'alors (critiques politiques, ras-le-bol du militantisme, changement de vie, etc.) ?

En 1973, lorsque j'ai quitté la LMR, ce n'était pas pour des questions de fonctionnement interne, de rôle ou de critiques. En tout cas, je ne le crois pas et je ne l'ai jamais pensé. Mais c'est bien une combinaison de facteurs qui est à l'origine de ce départ.

Sans verser dans l'introversivité, quelques indications.

Il y a eu, en fonds de tableau, des doutes sur nos analyses, nos appréciations, nos espoirs.

- Déjà la Tchécoslovaquie,

- Puis l'Espagne et la « prédiction de Mandel, le Chili de Pinochet, l'expérience de P.R....
- Enfin, le bonheur suisse, ce dont il était fait.

Il y a eu un amour, bouleversant pour moi, destructeur pour un ami, qui s'est avéré plus fort que je ne l'étais.

Il y a donc eu des doutes, sur nous. Le poids de nos émotions, de nos égoïsmes, de nos petitesesses : « Et c'est nous, ces gens-là, qui voulons faire la Révolution ?! ». Une phrase qui tournait en boucle dans ma tête.

Et c'est Ludo, l'un des nôtres, présent à La Sallaz à l'occasion d'un bref séjour, qui a vu et compris que j'étais aspiré par le vide. Je me suis dit par la suite qu'il avait déjà dû en éprouver la sensation.

Depuis, le doute m'est toujours resté sur ma capacité réelle à passer à l'acte, à cause des années de bonheur que j'avais vécues avant, des difficultés déjà surmontées, et des années de bonheurs que j'ai vécues après, quand bien même je n'en ai plus vraiment maîtrisé le quotidien.

Si tu es resté.e jusqu'au bout (1986-87), comment as-tu vécu la disparition formelle de l'organisation au plan personnel et en tant que militant.e ? T'es-tu senti.e partie prenante de cette période finale ?

Je n'en étais plus et je n'ai pas vraiment suivi les péripéties de l'organisation.

Je suis resté informé par la lecture des journaux, 24 H, que mon frère apporte quotidiennement ou presque, le *Monde Diplomatique* et *Manière de voir*, auxquels je suis abonné depuis très longtemps. Je suis resté un homme de gauche, vote pour le PSO, POP, PS, selon les alliances et les objets.

J'admire les capacités, le réalisme, la ligne de conduite dans un exécutif bigarré, de P.-Y. Maillard. Comme me l'a rapporté un ami qui assume encore des mandats pour le Conseil d'Etat : « Le principal problème de Maillard, c'est qu'il est tout seul, parce qu'il en sait plus que tout son entourage, sur tous les dossiers ». Et cet ami n'est pas le seul à travailler, ou avoir travaillé pour ou avec PYM. L'admiration pour ces capacités est unanime parmi les gens que je connais.

Nos gamins ont des sensibilités assez proches, plus directement touchés par l'écologie, le Tiers-Monde ou l'ASLOCA. Ils sont soucieux de leur formation et de leur capacités à entrer dans le monde professionnel qui devient beaucoup moins perméable qu'il y a 40 ans. J., ma femme, a d'ailleurs passé des milliers d'heures, selon les besoins, à les accompagner dans formation. Et je crois sincèrement qu'en la matière nous avons été des bons exemples, ni emmerdeurs, ni laxistes.

APRES LA LMR/PSO..

As-tu eu ensuite l'impression qu'il t'était possible de poursuivre ton engagement par d'autres voies, as-tu retrouvé des camarades dans d'autres regroupements ?

Non, pas vraiment. J'ai gardé des amitiés et des fidélités, quand bien même le temps éloigne, étire ces liens quand tu ne les soignes pas.

Comment s'est passée cette période post-LMR/PSO : réinsertion dans la société « normale », vide d'un brusque non-militantisme, recherche d'une solution politique alternative, abandon de l'activité politique militante, etc. ?

Je l'ai mentionné plus haut : d'une part, insertion professionnelle, comme instituteur puis prof de gym, puis études universitaires dès l'ouverture de l'Uni. de Genève, sur dossier, pour les personnes sans baccalauréat ou maturité reconnue, ce qui était mon cas. Nouveau départ ensuite dans le secteur public dans tout ce qui a touché à la prise en charge des personnes âgées.

D'autre part, activités au sein de la famille, y compris la mise en valeur du terrain hérité à Eysins et d'un bien hérité plus tardivement par J..

Et lecture, bien sûr, dès l'adolescence. Une manière de voyager...

A POSTERIORI..

Comment juges-tu les lignes de force du projet marxiste-révolutionnaire de l'époque (notion d' « avant-garde », construction d'un parti révolutionnaire, dialectique des trois secteurs de la révolution mondiale, etc.) ?

Nous avons assisté récemment au « Printemps arabe ». Des questions, sont venues d'amis avec lesquels j'ai travaillé et que je vois presque chaque semaine, hors vacances, depuis vingt ans. Elles m'ont été posées au début du processus, en Tunisie puis en Egypte. J'ai répondu, spontanément, « pauvres gens, aller au casse-pipe sans organisation, sans préparation; ils vont se faire massacrer ».

La question de l'organisation, même pour un projet réformiste, est une question centrale. Le processus de construction de cette organisation, de son rapport avec les mouvements sociaux, de leur niveau de politisation, également. Il m'apparaît qu'il y a eu beaucoup d'illusions sur la force et l'enracinement des mouvements sociaux, dans un pays qui s'est révélé être de fait, et vécu par la plupart des gens de nos générations comme un îlot de sagesse et de tranquillité,

associé à un niveau de richesse - certes parfois, voire souvent mal acquise – mais un niveau exceptionnel.

On assiste en ce moment à un rapide basculement du monde, associé en priorité à la variable démographique. La révolution sanitaire a fait une immense différence malgré les prix exorbitants des médicaments. Malgré la difficile bataille pour la généralisation des génériques au prix coûtant, bénéfice « raisonnable » compris pour les fabricants et les chaînes de distribution.

Si, en soi, les trois secteurs de la révolution étaient un mode d'approche qui faisait sens, la réalité telle que je la perçois aujourd'hui, nonobstant toutes les luttes, est que le mode de production capitaliste s'est imposé presque partout, que les grands groupes financiers prennent progressivement le contrôle de la production et de la consommation au détriment des entrepreneurs. Qu'il y a donc une distance qui s'accroît entre les décideurs et les producteurs. Et, avec elle, une perte de sens supplémentaire.

Globalement, quel jugement portes-tu sur tes années d'engagement au sein de la LMR ? Au plan personnel d'abord : fut-ce une « parenthèse » dans ta vie, en as-tu tiré des éléments positifs pour la suite de ton existence, lesquels ? Et sur le plan historique (osons le mot!), penses-tu que nous avons laissé une trace, apporté quelque chose, dans le cadre des divers mouvements révolutionnaires ou radicalisés de l'époque ?

Je ne suis pas à même de faire ce bilan. Je l'ai dit je ne suis pas au clair.. J'ai la mémoire du sentiment de bonheur associé à la découverte et la reconnaissance de ma valeur dans cet engagement collectif . Je pense qu'elle a contribué à ma poursuite par des études. Malgré les incertitudes associées à ma démission de la fonction publique.

A ce propos, au moment de quitter mon travail pour reprendre des études, j'ai envoyé une lettre de démission à la Direction des Ecoles de Lausanne. J'ai été convoqué par le directeur, un ancien instituteur et donc ancien collègue. Il m'a rendu ma lettre en me disant : « Tu sais que tu ne seras jamais réengagé dans la fonction publique. Envoie-moi une demande de congé d'une année. Tu y as droit. Et si les études se passent bien pour toi, tu m'enverras ta lettre de démission après les premiers examens...J'tai rien dit. Bonne chance ! » Ce qui fut fait.

Au plan historique, nous (le mouvement trotskiste) avons certainement apporté une contribution à la critique du stalinisme, une lecture de l'histoire, un support à l'engagement politique et à la connaissance critique dans notre génération et les circonstances que j'ai connues au moins. Il a aussi démontré la difficulté de dépasser, malgré tout le lot de culture, la difficulté à surmonter les désaccords, les divisions, les jugements interpersonnels.

Enfin, où en es-tu politiquement parlant, aujourd'hui ? Si tu as choisi de cultiver ton jardin, pourquoi, comment ?

J'ai eu l'occasion de travailler dans la fonction publique à différents niveaux. Mon attention va à ceux (aux gens de gauche) qui sont capables d'apporter du consensus tout en défendant leurs idées, qui tiennent leurs engagements, et qui font ce qu'ils disent. Je me méfie des trop grands particularismes (pour ne pas utiliser le mot de sectarisme qui est trop « chargé »).

Une anecdote à raconter ? Un souvenir qui te tient particulièrement à coeur, un exploit, un échec, un souvenir important pour toi ?

Oui, l'histoire de ma démission s'est répétée - à l'envers - lorsque je me suis porté candidat au poste de coordinateur pour le développement de l'aide et des soins à domicile en 1983. C'est André Gavillet, alors membre du Conseil d'Etat et un peu gêné par notre rencontre au Lausanne - Moudon qui m'a proposé, avec la promesse que je ne le rendrais pas public, vu sa fonction, de rédiger ma « lettre de démission, signée et non datée » et de la donner à celui qui présidait le comité de sélection des candidats, en lui expliquant qui j'étais, pourquoi je n'étais pas un candidat facile à engager et qu'il n'aurait qu'à la dater s'il n'était pas satisfait quelles qu'en soient les raisons de mon engagement. Il n'a d'abord pas compris, puis il a été scandalisé qu'en Suisse on en soit encore là. Il était lui-même d'origine étrangère.

Autre(s) questions non formulées ici, auxquelles tu souhaites apporter ta réponse :

Je souhaite pouvoir parler avec quelques amis avant de remettre définitivement ce texte, notamment avec O.P. et certains de ceux dont j'ai évoqué le nom. J'ai écrit ces lignes sur 4 ou 5 jours, donc rapidement. Je me rends compte que les réponses à certaines questions posées en fin de questionnaires ont trouvé des réponses au cours de questions précédentes. Je perçois également que des souvenirs précis, mais peut-être reconstruits, surgissent au fur et à mesure de l'écriture. Alors, j'envoie ce texte à O.P., tel quel. On trouvera le moyen de se rencontrer quand il en aura pris connaissance. J. ne l'a pas encore lu.

Je désire que mes réponses soient publiées sans indication de mon identité : INDIFFERENT, laissé au jugement des

initiateurs de la démarche.

Eysins, le 14 mars 2016.

De mémoire, tiré de « cent ans de solitude » de Gabriel Garcia Marquez :

« Les poires étaient si grosses que, dans les queues, on taillait les crosses des fusils ».